



GÉRARD CONREUR

L'ALLÉE DES
TAMANOIRS

roman

Gérard Conreur

L'Allée des Tamanoirs

© Gérard Conreur, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5985-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie

En marge du continent sud-américain et de l'Atlantique nord équatorial se trouve la Guyane française, humble parcelle du vaste bouclier guyanais, entre le Suriname à l'ouest et le Brésil au sud et à l'est. La Guyane a la forme d'un cœur irrigué par deux fleuves formant frontière : le Maroni et l'Oyapock. Son climat comporte une saison sèche, de juillet à décembre, variable en durée et en sévérité, et une saison des pluies comportant un fléchissement ; « le petit été de mars ». Deux saisons tropicales entre les passages au-dessus de cette terre rouge et verte, de la Zone intertropicale de Convergence des Alizés.

L'action de ce roman se situe il y a longtemps déjà dans ce pays oublié dont jamais on ne repart tout à fait.

I

L'Allée des Tamanoirs

Disque de Simon & Garfunkel à l'arrêt sur la platine. J'avais terminé *L'année du crabe* de Todd et *Le festin nu* de Burroughs.

Le livre de Burroughs, je l'avais reçu par la Poste, car ici, il était peu probable de le trouver dans une librairie de l'exquise ville de Kourou ou à Cayenne, dans une arrière-arrière-boutique, parmi les invendus ou en cherchant dans les poubelles. C'est fou le nombre de bouquins qui finissent au milieu des épluchures. Ça me fait penser à ces animaux qu'on abandonne le long des routes à l'heure des vacances.

J'avais commandé dans la foulée, pour mon routard de copain Antoine, un ouvrage d'Antonin Artaud au titre imprononçable, *Les Tarahumaras*, un truc du genre...

Il faisait encore joliment chaud en cette fin de journée paisible.

La nuit n'allait pas tarder à se pointer comme le clou du spectacle. À peine serait-il dix-sept heures trente, dix-huit heures qu'elle trônerait là, comme une greluche sur le retour, et chasserait les dernières chaleurs du jour. Comme par politesse, légère inclinaison du thermomètre. Deux ou trois degrés pour marquer le coup. Les vieux colons se diraient alors : « Commence à faire frisquet » et se magneraient de vider leur Ricard pour aller se mettre une petite laine avant de revenir aussi sec, pour éviter sans doute que le glaçon fonde sans eux.

Parfois, de grands courants d'air chauds et folâtres, à la bourre, balayaient le séjour faisant frissonner deux posters sur le mur ; l'un de l'Aérospatiale, l'autre de David Hamilton.

Antoine était passé tout à l'heure. Il allait donner un coup de main à la Troupe théâtrale des Tournées *Tuyau de Poêle*, pour monter le décor unique des *Parents terribles* de Cocteau. Il voulait obtenir un billet « de faveur » pour la représentation prévue vendredi prochain.

Il y avait déjà quelque temps qu'il avait laissé choir la Compagnie de

Forestage de Kourou.

Au départ, ce job m'était destiné puis tout se joua sur les bords de la piscine du Montabo — l'hôtel chic de Cayenne. J'étais un peu bourré ce jour-là. J'avais beau me rafraîchir à grands coups de planteur, je n'avais pas pu résister : le plongeon.

« Insuffisamment préparé » critiqueront les uns, « peut mieux faire » noteront les autres, mais j'avais pris goût à cette trempette. Pendant que mes fringues séchaient étalées sur un cactus, je barbotais dans l'onde quelque peu chlorée, juste de quoi me payer un regard d'albinos pendant une bonne semaine. Mon slip Éminence à poche kangourou n'étant nullement destiné au lavage sur pièce, j'attendais un tremblement de terre qui me permettrait d'émerger dans l'indifférence absolue.

— Mon nom c'est François. C'est ce que j'avais dit à ce routard qui traînait dans cet endroit plutôt bien élevé où se retrouvait la jet-set du Tout-Cayenne.

Pendant que mon regard se perdait en direction d'une petite hôtesse d'Air France qui s'adonnait au naturisme, quelque chose me dit que le père Antoine allait s'avérer collant. Mon bon cœur me perdit :

— Tu te feras deux mille balles. Ici, c'est Broadway. À onze heures, le patron qui est du genre matinal, s'est déjà rincé les amygdales avec une bouteille de whisky. Autant dire qu'il ne comprend plus rien au film. Un peu plus tard, il sombre dans une sorte de coma euphorique où il se croit revenu au temps de l'Afrique-Équatoriale française.

— C'est un peu spécial, autant te prévenir tout de suite, mais si tu veux foncer aux States le plus vite possible, c'est tout ce que j'ai à te proposer.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « un peu spécial » ?

— La Compagnie de forestage effectue des recherches sur certaines essences, la nature du terrain, les conditions climatiques. Tu auras à relever chaque jour des appareils en brousse, mais c'est surtout l'hébergement dont je veux parler. Tu vas vivre seul dans un carbet isolé de tout. Pas de télé, ni de radio, ni d'électricité, ni d'eau courante. Tu rentreras en ville une fois par mois lorsqu'ils n'oublieront pas de venir te chercher ou bien chaque fois que tu trouveras une Land Rover qui voudra bien se tromper de route en passant sur cette fichue piste.

— Si je comprends bien, je n'ai pas intérêt à tomber malade ?

— Non, vaut mieux être en bonne santé et éviter de se faire piquer par une bestiole, car en cas d'urgence, ne t'attends pas à voir débouler une ambulance rutilante du SAMU. Tu devras te démerder seul. Je suppose qu'ils ont prévu une trousse à pharmacie avec une seringue auto-injectable ou une pompe antivenin pour le cas où tu croiserais un serpent...

— Tout ce cirque pour deux mille balles par mois ?

— Je ne t'ai jamais proposé une carrière à la Sécu. Il fallait rester en France pour ça. Je pensais que tu cherchais un moyen de t'en sortir. Moi, dans l'histoire, je n'ai rien à vendre. C'est un job pour moi, il n'est pas dit que cette combine marchera, ils ne seront peut-être pas d'accord pour que tu prennes ma place. Qu'est-ce que tu décides ?

— Excuse-moi. Mais c'est un peu *strong* quand même...

— Tu as vraiment envie de faire la manche à Cayenne ? N'importe quel métro un peu paumé sauterait à pieds joints sur une occasion pareille. Il n'y a pas de boulot ici pour les blancs. Tu n'as pas vraiment le choix.

— Le bled le plus proche ?

— Sinnamary ? Compte une bonne dizaine de kilomètres pour sortir de la brousse et trouver la route. À partir de là, encore une vingtaine de bornes en stop à condition de trouver une bagnole qui remonte à Kourou. À Sinnamary, il y a un petit dispensaire tenu par de bonnes sœurs. N'oublie pas non plus la saison des pluies. Ici, ça peut durer six mois et parfois plus. Et quand ça tombe...

— Ça tombe... coupa le pauvre Antoine en allumant une Rothmans.

Antoine en avait vu d'autres.

Il arrivait de Saint-Georges de l'Oyapock. Il pourrait sans crainte aller se présenter à ma place. L'autre n'y verrait pas la différence. Au fond, je ne pensais rien de bon de ce job et préférais encore bosser, en attendant mieux, avec Bertier à Cayenne. Je téléphonai à Lemas pour le tenir au courant de mon désistement et lui proposai la candidature d'Antoine à la place de la mienne comme un dévoué serviteur bien ennuyé du tracassé qu'il donne à son maître. L'autre rigolo, comme prévu, accepta en se demandant sans doute pourquoi je me donnais tant de mal

pour un aussi sale boulot.

Ancien petit sous-off atterri en Guyane française et dans le domaine civil pour lequel il ne semblait pas doué, Lemas avait pris la fâcheuse manie de commander quelques pauvres diables Saramacas qui trouvaient ça terriblement exotique. Il aurait bien mérité un petit coup de sarbacane quelque part, celui-là, histoire de lui donner des couleurs moins ternes.

À Kourou, on devait dire de lui qu'il avait assumé son intégration et il aurait pu sans honte aller jouer au bridge tous les vendredis soir au Club des Roches. À condition bien sûr de s'être entraîné quelque temps devant une glace pour ne plus plier ses cartes comme à la belote ou pour ne plus siffloter « Le pont de la rivière Kwäï » en se rongant les ongles pendant un Grand Chelem...

Bien entendu, Antoine vit fondre les belles promesses qui lui avaient été faites lors de son embauche sans doute pour l'empêcher de prendre ses jambes à son cou pendant qu'il en était encore temps. Mieux, on ne semblait guère apprécier ni sa dégaine, un peu absente il est vrai, ni ses cheveux longs. D'ailleurs pourquoi sirotait-il du Coca, là où le Ricard était de rigueur ? Il lui fut dit sans rire qu'il ne mettait aucune bonne volonté, qu'il peignait volontiers la girafe, qu'il ne pensait qu'à l'argent. L'argent... Ces fameux deux mille balles. L'ingrat personnage !

Lemas lui demandait de commander comme lui, privilège de l'homme blanc, les mêmes Saramacas qui, comme de juste, se taperaient le plus sale boulot, mais Antoine avait pacifié. Même qu'il se serait pris parfois, dans des moments de grande exaltation, pour le Docteur Schweitzer. C'est ainsi que naissent les malentendus et que s'étiolent les empires coloniaux.

Il se grattait le crâne, souvent, en se demandant ce qu'il fichait là à attendre Dieu sait quoi. Dans son carbet, entre la savane, les « pris-pris » et la brousse, il avait un toit de feuilles de palmiers séchées duquel pouvaient bien descendre quelques mygales et bouffait de la viande sauvage : caïman, mouton paresseux, iguane, lézard, qui se retrouvaient bouche bée dans la tambouille des Indiens. Bref, tout était apte à lui démolir sa belle santé d'enfant de chœur. Il pouvait même espérer, sans supplément, se faire piquer par un moustique et se retrouver avec le palu, la fièvre jaune, la dengue ou autre saleté dans le style de la lèpre et ce, en feuilletant son bouquin d'Artaud à l'ombre d'un papayer, le cul sur un nid de fourmis-manioc tout en étant payé à la fronde.

La nuit, il avait un mal de chien à ne plus entendre le vacarme de la forêt et se retournait plutôt deux fois qu'une dans son hamac en se demandant pourquoi il était venu s'enterrer dans un trou pareil au nom de la Recherche agronomique de mes deux.

— Je comprends que ça n'a pas collé pour toi, ma vieille.

— Tu parles ! Tu aurais vu ce binz ! Pas croyable, j'te jure.

Il me fixa avec un demi-sourire.

— T'es en Guyane, des fois que tu l'aurais oublié. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Il sembla chercher ses mots devant lui. Je savais qu'il s'en fichait de ce qu'il comptait faire.

— Faut voir. Faut que je trouve un truc. J'étais bloqué. Je me disais qu'il fallait absolument que je voie des gens, tu comprends ? Sentir du macadam sous ses baskets, jouir de tous ces jolis cubes de béton et des pelouses bien rases de Kourou, tu n'imagines pas le pied...

Quelques instants plus tard, il reprit :

— Le retour à la nature, la belle merde, oui ! Tu sais ce que c'est que d'être bouffé jour et nuit par des moustiques énormes, de ne jamais pouvoir te promener pieds nus, ou de boire quelque chose qui ne soit pas tiède, de devoir retourner ton hamac avant de te coucher pour ne pas y retrouver une bestiole quelconque, d'avoir peur du moindre bruit. La nuit, ça tenait du cauchemar.

Avant de pénétrer en Guyane en pirogue, Antoine et ses deux copains de misère avaient survécu sans un sou au Brésil, en pleine Amazonie. En se partageant une boîte de pâte de goyave sucrée à la rage et quelques morceaux de pain donnés par les habitants de l'endroit plus pauvres qu'eux.

La Guyane, pour tous les routards qui bouclaient l'Amérique du Sud, faisait figure d'oasis, chance unique de se renflouer. Du moins, c'est ce qu'ils croyaient. Aussi parfois la fin du voyage, d'un rêve amer.

Beaucoup repartiraient vers les Antilles et quelques-uns vers les États-Unis, les plus fortunés, les plus hardis, les plus chanceux. Ils iraient en Martinique. À Fort-de-France, au premier étage de la Chase Manhattan Bank, sous le portrait